

## CHAPITRE 3 : LA RENCONTRE



Le lundi matin, la famille avala le petit déjeuner constitué de pain, de charcuterie, de café noir brûlant, et se mit aux occupations quotidiennes. A ce moment-là, a mère se souvint de la demande de l'instituteur. Elle monta l'échelle grinçante qui servait d'escalier et entra dans la chambre d'Alice sans frapper.

— Debout, fainéante, les vacances sont terminées. Va te laver et file à l'école !  
Jamais on n'avait parlé à la fillette de cette manière. Sa mère semblait encore lui en vouloir pour son insolence. Alice se leva sans se plaindre. Elle sortit dans le froid glacial chercher un saut d'eau au puits. Elle rentra, se mit à faire chauffer l'eau dans

une grande casserole sur la cuisinière. Sa mère arriva, la déshabilla en un tour de main, la mit dans un baquet vide. Elle lui déversa dessus la moitié de l'eau qui n'avait pas eu le temps de se réchauffer, et lui jeta un morceau de savon.

— Frotte bien partout. Après cinq jours à moisir dans ton jus, la crasse doit être bien imprégnée, vu l'odeur de ta chambre!

À moitié assommée, tant par le choc avec le baquet que par l'eau qui lui était tombée dessus, Alice resta quelques secondes sans bouger, hébétée. Elle reçut alors une nouvelle giclée d'eau glacée qui la fit réagir.

Elle se releva et commença à se frictionner le corps avec le savon. C'est ce moment-là que choisit l'un de ses frères pour faire irruption dans la cuisine.

— On a oublié le casse-croûte avant de partir, lança-t-il. Puis scrutant sa sœur de haut en bas: Eh bien !  
Quand on enlève les cheveux et les os, il ne reste pas grand-chose!

Le reste d'eau fut déversé sur son corps. Sa peau tourna au vert ou au violet selon les endroits. En guise de serviette, elle reçut un vieux drap coupé en deux, reprisé en de nombreux endroits. Alice rassembla le peu de force qui lui restait pour se sécher, courir jusqu'à sa chambre s'habiller, saisir son sac et redescendre.

— Ne traîne pas en route, déjà que tu es en retard! cria sa mère au moment où Alice franchissait le seuil de la porte. —Ac e soir! lança son frère qui était encore dans la cour de la maison.

— À jamais! marmonna la fillette, dans sa chevelure encore mouillée.

Sur le chemin de l'école, elle réalisa alors que le temps était particulièrement beau. Un grand soleil se levait sur la campagne picarde, ce qui était tellement rare en cette saison automnale, les jours de brume succédant habituellement aux jours de pluie. La lumière aussi était exceptionnelle. Après un bon quart d'heure de marche, alors qu'elle n'avait pas encore parcouru la moitié du chemin, elle aperçut, arrêtée au milieu du chemin, juste après un virage, une colonne de roulottes tirées par des chevaux. Au total, elle compta ainsi vingt attelages. Elle marqua un temps d'arrêt, puis décida de s'approcher.

Arrivée à une centaine de mètres, elle vit une roulotte à laquelle il manquait un essieu. Assis dans le champ sur des sièges improvisés, des hommes, des femmes et quelques enfants semblaient déjeuner. Alors qu'elle observait la situation, un homme grand, raits fins, le visage rayonnant, avec deux yeux noirs perçants courut vers elle.

- Ola ! Mademoiselle, articula-t-il avec un très fort accent étranger, on a cassé l'essieu avant de ma caravane, pendant l'orage cette nuit.

- Un orage? interrogea Alice.

- Oui, un orage gigantesque. Le ciel était entièrement découpé par les éclairs. On a eu peur de sortir tellement c'était violent. Alors, nous nous sommes arrêtés là durant la nuit. D'ailleurs, regardez, la foudre a frappé cet arbre! affirma l'homme en montrant à Alice un vieux chêne fendu en deux.

- D'accord, il y a eu un orage, et après? demanda Alice qui n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'homme.

- Il faut nous trouver quelqu'un pour réparer la caravane, sinon, on n'arrivera jamais à Béthune.

- Où ?

- À Béthune, un peu plus au nord.

- Ah oui! fit vaguement Alice, sans avoir aucune idée du lieu qu'on venait de lui indiquer. Mais qui êtes-vous?

-Je m'appelle Flavio et nous sommes le cirque Raider. Nous devons impérativement être après-demain soir à Béthune, sinon, c'est la catastrophe. Alice crut s'évanouir. Les yeux noirs, la grande bouche, les traits du visage, la tenue du corps, ça y est! Elle voyait très bien ! Elle avait à la fois devant elle son cauchemar et son bonheur : le clown qui avait hanté ses jours et ses nuits.

— C'est ...vous... bégaya Alice, c'est vous le clown! Le clown de l'affiche, celui qui m'a dit de venir le voir

à Amiens. C'est vous! C'est vous! C'est le clown. Alice hurlait, sautillant, se trémoussant dans tous les sens. L'homme la saisit par les épaules, et la secoua légèrement, sans toutefois lui faire mal, mais suffisamment pour la ramener à la raison.

— Mademoiselle, je ne crois pas vous avoir rencontrée auparavant. Nous ne nous sommes jamais parlé. C'est vrai, nous avons joué à Amiens hier. Mais maintenant, nous avons besoin de quelqu'un pour réparer notre essieu. Pouvez-vous nous aider, oui ou non?

— Oui, je peux, mais à une condition, fit soudain Alice, avec un ton plutôt assuré.

— Dites-nous, et on verra après.

— Je vous indique où réparer votre caravane, mais ensuite, vous m'emmenez avec vous!

Le silence se fit dans l'assemblée. Flavio scrutait dans les regards des autres, cherchant vainement une réponse permettant d'éconduire la petite fille rousse tout en ayant l'information recherchée. Malheureusement pour lui, rien de cela ne se produisit. Les regards de ses compagnons étaient fuyants. Chacun laissait le soin à celui qui avait entamé la conversation, de la terminer maintenant. Après un long moment, il dit calmement, d'un ton persuasif :

- Mais tu sais parfaitement que ce n'est pas possible. Tu as des parents, ils vont te chercher, te rechercher et nous, on va avoir des problèmes avec les gendarmes! Ils vont dire que nous t'avons kidnappée.

- Mes parents me haïssent, et c'est réciproque. Avant qu'ils ne s'aperçoivent de ma disparition, on sera loin, je vous le dis. Mon père déteste trop les gendarmes pour aller les voir. Je vous jure que je prendrai moins de place qu'une souris. Emmenez- moi, emmenez-moi, je vous en supplie. Personne ne m'a jamais aimée, personne ne m'a jamais parlé autant que vous aujourd'hui.

De nouveau, le silence se fit. Les regards en disaient bien plus long que les voix. Personne ne semblait savoir que faire face à cet être, tremblant, et pleurant. Soudain, un homme s'avança. Petit, extrêmement musclé, le visage très bronzé, les cheveux ondulés malgré la gomina, d'immenses cernes entourant de grands yeux tristes, il dit:

- On ne peut pas la laisser là comme ça. La place d'Evita est libre. Je suis pour qu'on la prenne avec nous.

- Mais les gendarmes? Les frontières ? On doit être en Belgique la semaine prochaine, répondit Flavio d'un air réprobateur.

